



Astrid de La Forest dans son atelier à Thomery, en Seine-et-Marne. Inspirée par ses promenades, l'artiste « peint sur le motif, souvent à l'aquarelle », puis réinterprète ses dessins dans l'atelier.

Astrid de La Forest

La danse de l'encre

PAR BERTRAND FRAYSSE

Après plusieurs vies dans le théâtre et la justice, Astrid de La Forest porte au plus haut la gravure d'art. Au fil d'une œuvre profonde et poétique, l'académicienne exalte le vivant : animaux, plantes, paysages... Tout un monde saisi sur le vif à découvrir au musée Jenisch Vevey, en Suisse.

Ce mercredi 27 juin 2018, Astrid de La Forest porte pour la première fois l'habit vert, un costume qu'elle n'aurait jamais imaginé pouvoir endosser. Ce jour-là, l'artiste est officiellement installée à l'Académie des beaux-arts, première femme graveuse admise à siéger sous la Coupole. A l'issue de la cérémonie, dans la cour d'honneur de l'Institut de France, elle se voit remettre son épée d'académicienne par le scénographe Richard Peduzzi. Celui-ci a été son premier employeur en l'embauchant, il y a presque quarante ans, dans l'équipe de décorateurs du théâtre des Amandiers. Avec fierté, la graveuse présente au public l'arme dont elle

Mégali Delporte



a sculpté le pommeau : un singe assis sur le rouleau d'une presse ! Sur sa lame en acier damassé sont représentés d'autres singes issus de ses gravures. « *C'est mon animal fétiche* », confesse l'artiste.

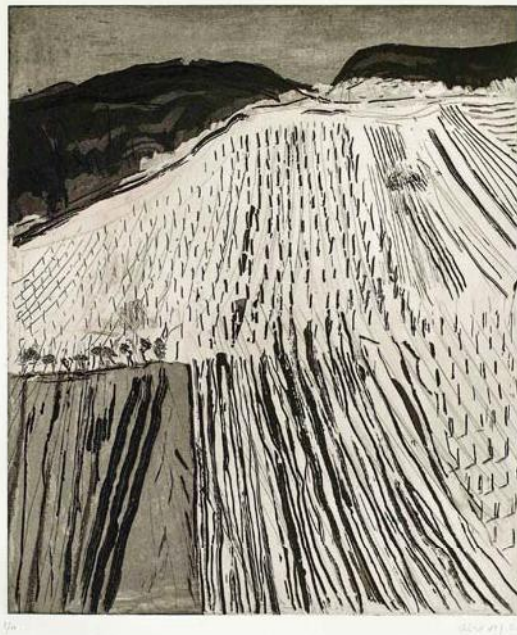
C'est au Jardin des Plantes qu'Astrid de La Forest s'est prise de passion pour les primates. « *Pendant une dizaine d'années, après avoir quitté le théâtre, j'ai travaillé comme dessinatrice judiciaire pour la télévision, se souvient-elle. J'ai suivi une trentaine de grands procès d'assises. A un moment, j'ai décidé d'arrêter. Je ne pouvais plus supporter la douleur des familles, l'absurdité de la justice. Je cherchais de nouveaux sujets de dessin en évitant la figure humaine. Un jour, je suis allée à la ménagerie du Jardin des Plantes et j'ai été captivée par les singes, tellement semblables aux hommes.* » Forte de son expérience acquise lors des procès, où il faut savoir saisir sur le vif la mimique d'un accusé ou le geste d'un avocat, elle parvient à capter leurs expressions, leurs mouvements qui « *défont*

les lois de la pesanteur ». A partir de ses croquis à l'encre, elle gravera leurs portraits pendant près de dix ans. Aujourd'hui, Astrid de La Forest est passée à autre chose, mais un petit orang-outang est toujours accroché sur la porte de son atelier de Thomery (Seine-et-Marne), entre la Seine et la forêt de Fontainebleau. Elle y a écrit « *Monkeys' Room* ».

Mardi 20 juin 2023, à Vevey, sur la Riviera vaudoise, au bord du lac Léman, a lieu le vernissage d'une nouvelle exposition d'Astrid de La Forest, *Figures du vivant*. Les singes et autres animaux – loups, chèvres, hérons et rapaces – n'y occupent qu'une place restreinte. Les paysages – champs, forêts, îles et montagnes – ont pris le dessus. Cinq ans après son installation à l'Académie des beaux-arts, dont



Pins II, carborundum (2009). Elle a souvent reproduit ces grands arbres en mouvement de la Villa Médicis.



Grands champs d'hiver, eau-forte et aquatinte (2005). L'un de ses premiers travaux, inspiré des paysages du Morvan.

elle a même assuré la présidence en 2022, l'artiste ne s'est pas « installée » pour autant. Elle semble toujours s'étonner d'être le centre de toutes les attentions, comme si elle doutait encore de son talent. C'est avec une humilité sincère qu'elle déclare accomplir « *le rêve de tout graveur : exposer un jour au musée Jenisch Vevey* ». Cette institution méconnue a réuni au fil du temps une exceptionnelle collection d'œuvres sur papier, peintures, dessins et surtout estampes.



Magali Depoite

Astrid de La Forest. Elle est la première femme graveuse installée à l'Académie des beaux-arts, où elle siège depuis 2018.



Singe n° 7, carborundum et pointe sèche (2009). Le primate est son « animal fétiche ».

Elle abrite de nombreux chefs-d'œuvre de Dürer et de Rembrandt, les deux plus grands maîtres de l'art de la gravure.

Lors de la visite pour les journalistes, l'artiste se laisse interrompre par le commissaire de l'exposition, l'historien d'art Florian Rodari, coauteur avec elle d'un beau livre, *Ombres portées* (Les Editions Snoeck). Eloquent, celui-ci exalte « *les virtualités expressives de l'encre* » de ses premières gravures à l'eau-forte, inspirées par les paysages du Morvan où elle a longtemps vécu; ou bien « *le monde matriciel, sombre et compact* » des îles d'Irlande, objet d'une série de monotypes en couleurs, une exception dans une œuvre où le noir et blanc prédomine. Les commentaires d'Astrid de La Forest sont plus simples. ▶▶▶

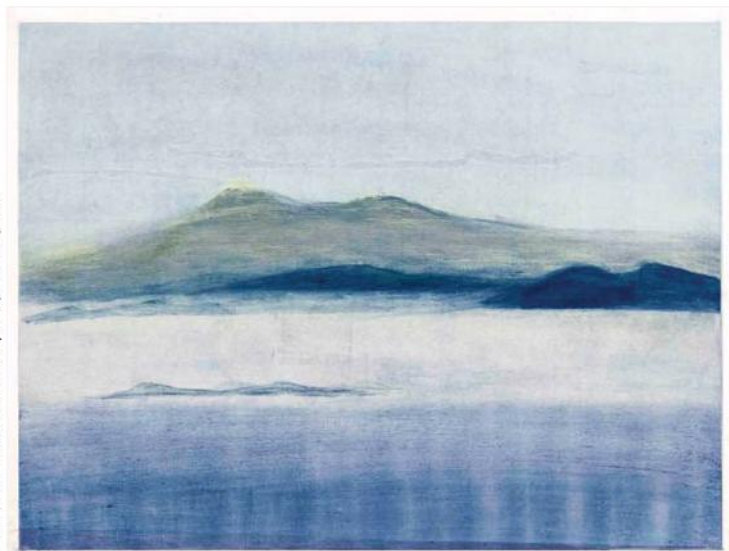


Cynthia Mai Ammann

Chez l'imprimeur Raymond Meyer, en Suisse. Astrid de La Forest grave au carborundum, en rajoutant de la matière, pour «être très rapide». Sous son pinceau, les arbres frappent par leur mouvement.

sur de très grands formats avec de larges gestes qu'Astrid de La Forest a plaisir à accomplir.

Pour l'exposition au musée Jenisch, elle a réalisé une œuvre de 2 mètres sur 5. Celle-ci représente des arbres inspirés par ses promenades dans la forêt de Fontainebleau. Ce polypytique en cinq panneaux rappelle les gravures où l'artiste a reproduit les grands pins parasols du jardin de la Villa Médicis, à Rome, où elle est allée en résidence à trois reprises. Sous son pinceau, les arbres frappent par leur mouvement, leur rythme. « *Tout le travail d'Astrid de La Forest peut être placé sous l'enseigne de la musique, assure Florian Rodari. Lorsqu'elle travaille sur ses grands formats, elle ne grave pas, elle danse!* »



Gerrain Plouvier © Astrid de La Forest/2023, ProLitteris, Zurich

Bunbeg (2015). Ce monotype en couleurs, exception dans une œuvre où le noir et blanc prédomine, est inspiré de l'Irlande où l'artiste est allée en résidence.

►►► « *Marcher fait partie de mon travail, explique-t-elle. Je prends un carnet et je peins sur le motif, souvent à l'aquarelle. Puis je réinterprète mes dessins dans l'atelier en gravant mes plaques.* »

La graveuse est plus disert sur les techniques qu'elle emploie que sur les sujets qu'elle traite, souvent dictés par ses résidences d'artiste, à Rome, au Japon, en Irlande ou en Tasmanie. Depuis ses portraits de singes, elle pratique surtout la gravure au carborundum : « *Au lieu d'enlever de la matière en creusant la planche comme dans l'eau-*

forte, j'en rajoute, explique-t-elle. Cette technique permet d'être très rapide, c'est cela qui m'intéresse. » La planche de métal est recouverte d'un grain de carborundum, un abrasif en poudre fixé à la plaque à l'aide d'une mixture pâteuse. « *Ce grain mélangé à la pâte va retenir l'encre, précise l'artiste. En jouant avec les différents calibres de grain, j'obtiens des effets allant du noir le plus intense aux dégradés les plus fins.* » Pratiquée au pinceau, cette technique est celle qui s'approche le plus de la peinture. Elle permet aussi de travailler

À CUEILLIR



UNE EXPO

Figures du vivant. Musée Jenisch Vevey, jusqu'au 29 octobre 2023. Du mardi au dimanche de 11 heures à 18 heures (20 heures les jeudis). Informations : museejenisch.ch

UN LIVRE

Ombres portées, Astrid de La Forest, Florian Rodari, Les Editions Snoeck, 176 pages, 35 euros.

Sur les rives du Léman, l'artiste se sent chez elle. Les paysages l'inspirent, les collines plantées de vignes, le lac et les montagnes. Son attachement à la région a aussi une cause plus profonde : c'est ici, près de Lausanne, que se trouve l'atelier de son imprimeur attiré, Raymond Meyer. « *L'imprimeur joue un rôle capital, il travaille vraiment en collaboration avec l'artiste, explique-t-elle. Quand je me suis mise à la gravure, après m'être formée aux ateliers de la ville de Paris, j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec Lacourrière-Frélaud, le graveur de Picasso, Braque et Chagall. Lorsque l'atelier a dû fermer ses portes, en 2008, cela a été une catastrophe. Heureusement, j'ai fait ensuite une exposition à Vevey qui m'a permis de connaître Raymond Meyer, spécialiste incontesté des grands formats. C'est lui qui m'a initiée au carborundum. Quand je venais en Suisse, je passais cinq jours par semaine dans son atelier. On se mettait à fond dans le travail : c'était formidable!* » Lorsqu'elle évoque cet artisan érudit et discret, la joie brille dans ses yeux. Elle revit peut-être aussi cet instant magique, maintes fois répété, où, après l'impression, elle soulève délicatement le papier pour s'apercevoir que le résultat espéré, toujours incertain, est bien là, à la hauteur de sa vision. ■